



HAL
open science

Et si nous considérons l'abduction comme un sentiment épistémique ?

Claudine Tiercelin

► **To cite this version:**

Claudine Tiercelin. Et si nous considérons l'abduction comme un sentiment épistémique ?. Colloque sur l'abduction, Nov 2015, Grenoble, France. pp.81-95. hal-04055964

HAL Id: hal-04055964

<https://hal.science/hal-04055964v1>

Submitted on 4 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Et si nous considérions l'abduction comme un
sentiment épistémique ?*

Claudine Tiercelin*

(Colloque de Grenoble sur l'abduction ; novembre 2015.
sous presse)

RESUME :

L'abduction fait l'objet d'une vive attention dans plusieurs domaines (philosophie des sciences, sciences cognitives, logique, psychologie du raisonnement). Mais elle se heurte à des difficultés bien connues. Peut-on voir en elle un instinct, un pouvoir de deviner, capable de « perspicuité », de découverte, de création (mais, comme tel, en partie incontrôlable), et, dans le même temps, une inférence logique authentique, soumise à des normes et à des contraintes, capable d'invention et de sélection, mais aussi autonome et irréductible tant à la déduction qu'à l'induction ? Faut-il toujours distinguer ce qui, dans l'abduction, relève de la justification et ce qui tient plutôt de la découverte ? Les aspects psychologiques et cognitifs, d'un côté, logiques et épistémologiques, de l'autre ? L'abduction peut-elle être ampliative (croître en contenu) et conférer une garantie épistémique suffisante à ce qui en est le produit ? Pour tenter de répondre à ces difficultés, on

* Collège de France, Institut Jean Nicod, Paris,
claudine.tiercelin@college-de-france.fr.

propose de considérer l'abduction comme un sentiment épistémique. Après en avoir rappelé les caractéristiques cognitives et épistémiques essentielles, on montre comment nombre d'entre elles se retrouvent dans la lecture que propose C. S. Peirce de l'abduction, et pourquoi une telle grille d'analyse constitue un champ d'exploration fécond.

*
* *

L'abduction fait désormais l'objet d'une vive attention dans plusieurs domaines : en philosophie des sciences, où l'on réfléchit aux modalités de formation d'une hypothèse, à la possibilité de construire une inférence à la meilleure explication ou de bons arguments en faveur du réalisme scientifique ; dans les sciences cognitives quand on s'intéresse aux procédures de contrôle et de diagnostic ; au raisonnement ordinaire ou à la modélisation possible de systèmes de révision des croyances. Mais des difficultés bien connues demeurent. Peut-on, par exemple, considérer l'abduction comme un instinct, un pouvoir de deviner (*guessing*) capable de « perspicuité » (*insight*), de découverte, de création (mais, comme tel, en partie incontrôlable), et, dans le même temps, comme une inférence logique authentique, soumise à des normes et à des contraintes, capable d'invention et de sélection, mais aussi autonome et irréductible tant à la déduction qu'à l'induction ? Faut-il toujours distinguer ce qui, dans l'abduction, relève de la justification et ce qui tient plutôt de la découverte ? Les aspects psychologiques et cognitifs, d'un côté, logiques et épistémologiques, de l'autre ? L'abduction peut-elle être ampliative (croître en contenu) et conférer une garantie épistémique suffisante à ce qui en est le produit ?

Pour tenter de répondre à ces difficultés, je proposerai de considérer l'abduction comme un sentiment épistémique, dont je commencerai par rappeler les caractéristiques cognitives et épistémiques essentielles. Puis je montrerai comment nombre d'entre elles se retrouvent dans la lecture que propose C. S. Peirce de l'abduction, et pourquoi, pour

finir, une telle grille d'analyse constitue un champ d'exploration fécond.

1 LES CARACTERISTIQUES COGNITIVES ET EPISTEMIQUES ESSENTIELLES DES SENTIMENTS EPISTEMIQUES

Depuis quelque temps déjà, la psychologie cognitive et sociale, la phénoménologie, la philosophie de l'esprit attirent notre attention sur certains de ces jugements que nous portons spontanément dans la vie quotidienne, et qui relèvent plus du « sentiment » (*feeling*) ou de l'« impression » que du jugement ou de la connaissance à proprement parler. Ils « nous procurent, semble-t-il », comme le note Jérôme Dokic « des informations qu'il eût été difficile, voire impossible d'acquérir par d'autres moyens épistémiques, tels que la perception, la mémoire, et l'inférence. En conséquence, ils peuvent agir comme premières prémisses du raisonnement et théorique et pratique »¹. Ainsi, « dans maintes circonstances quotidiennes, nous sommes prêts à juger, à raisonner et à agir sur la base de nos sentiments sans autre forme de procès. Si nous devons nous fier aux descriptions de nos sentiments que nous livre le langage ordinaire, ces derniers peuvent concerner des états de choses extérieurs (“j’ai le sentiment qu’il va pleuvoir”), aussi bien que nos propres états et dispositions corporelles (“je me sens fatigué”, “je me sens de bonne humeur”)» (*ibid.*)

Mais parmi ces sentiments, comme y ont aussi insisté des auteurs comme Asher Koriat² ou Christopher Hookway³, on

1. "Seeds of Knowledge: Noetic Feelings and Metacognition", M. Beran, J. L. Brandl, J. Perner & J. Proust (eds.), *Foundations of Metacognition*, Oxford, Oxford University Press, 2002, 302-320, p. 302.

2. Koriat, A. "Dissociating knowing and the feeling of knowing: Further evidence for the accessibility model", *Journal of Experimental Psychology: General*, 124, 1995, 311-33 ; "Monitoring one's own knowledge during study: A cue-utilization approach to judgments of learning", *Journal of Experimental Psychology: General*, 126, 1997, 349-70 ; "The feeling of knowing: Some metatheoretical implications for consciousness and control", *Consciousness and Cognition*, 9, 2000, 149-71 ; "Metacognition and consciousness". P. D. Zelazo,

en trouve que l'on qualifie plus précisément d'épistémiques ou de noétiques, ou dit-on encore parfois, de « métacognitifs ». Ce sont ceux qui concernent notre vie mentale et épistémique comme : avoir l'impression ou le sentiment de connaître/de ne pas connaître quelque chose ; avoir quelque chose « sur le bout de la langue » ; se sentir sûr ou pas ; sentir que l'on peut avoir confiance ; avoir une impression d'aisance lorsque l'on apprend quelque chose ; se sentir compétent ; avoir une impression de familiarité ; une impression de « déjà vu ». Sentir que quelque chose est rationnel ou irrationnel (ce que William James nommait *The Sentiment of rationality*) ; que quelque chose est juste ou pas⁴. Ces sentiments ont pour eux de concerner des propositions en apparence bien spécifiques, mais sans qu'il soit possible pourtant de dire lesquelles. On les dit « métacognitifs » au sens où ils nous poussent à croire que nous savons bel et bien quelque chose, avant même de pouvoir nous remémorer ce que nous savons. Toutefois, comme le précise Dokic, même si « ces sentiments sont noétiques au sens où ils concernent intuitivement des états, événements, talents, épistémiques », la frontière entre eux et d'autres sortes de sentiments « n'est pas très nette. Certains sentiments semblent se situer à mi-chemin entre des sentiments épistémiques et des sentiments sur le monde extérieur. » (*ibid.*, p. 303). Est-il bien sûr, par exemple « que le sentiment de présence (Matthen⁵) soit simplement le sentiment qu'un état de choses est *réel* (plutôt que simplement possible) ou bien s'agit-il du sentiment que l'on est réellement *relié* au monde réel ? De même, le sentiment

M. Moscovitch, and E. Thompson (Eds.) *Cambridge Handbook of Consciousness*, New York: Cambridge University Press, 2006, 289-325.

³. Hookway, C. "Affective states and epistemic immediacy", *Metaphilosophy*, 34, 2003, 78-96 ; "Interrogatives and Uncontrollable Abductions", *Semiotica*, 153, 2005, 101-115 ; "Epistemic immediacy, doubt and anxiety: on the role of affective states in epistemic evaluation", U. Brun, U. Doguoglu, & D. Kuenzle (Eds.) *Epistemology and Emotions*, Aldershot: Ashgate, 2008, 51-66.

⁴. Pour tous les détails et références aux auteurs qui ont plus étudié l'un ou l'autre de ces sentiments, cf. Dokic, *op. cit.*, p. 302-303.

⁵. Matthen, M. *Seeing, Doing, and Knowing*, Oxford : Oxford University Press, 2005.

que quelque chose dans le champ visuel a changé (Rensink⁶; Loussouarn⁷) pourrait fort bien être le sentiment que l'on a *décelé* un changement, bien que l'on ne soit pas capable de l'identifier. Tant que l'on ne dispose pas d'une théorie substantielle des sentiments, on a du mal à classer ces sentiments comme étant ou non authentiquement épistémiques » (Dokic, *ibid.*, p. 302-303).

Si l'on s'en tient aux sentiments en lesquels on peut clairement voir des sentiments *épistémiques*, comme le sentiment de connaître ou d'être subjectivement certain, on peut dire, très généralement, qu'ils se situent à un niveau subpersonnel ; qu'ils comportent le plus souvent des appréciations épistémiques et des évaluations qualitatives sur ce que l'on sait, sur l'étendue de ce que l'on a appris, et sur le degré de confiance que l'on peut placer en ce que l'on croit. Ils nous renseignent *et* sur le sujet, *et* sur ce à quoi le sujet est réceptif ; sur les liens qui existent entre sentiments épistémiques et « tendances à l'action » ; ils nous guident dans notre activité intellectuelle. Comme l'a souvent souligné Hookway, ils constituent un pont entre les systèmes intuitif et analytique, et jouent un rôle dans nos délibérations rationnelles, en ce qu'ils nous aident à apprivoiser l'explosion combinatoire que doit affronter l'agent parfaitement rationnel qui délibère, et à résoudre le « problème du cadre » (*frame problem*) ou de la mise à niveau (*updating*) évoquée en intelligence artificielle (Pylyshyn) ; ils permettent de mettre un terme à une régression à l'infini et à l'indécision ; ils jouent un rôle de contrôle de la saillance (*salience*) et de l'attention⁸.

Mais, d'un point de vue épistémique, ils obligent aussi à repenser les mécanismes par lesquels nous concevons la *connaissance* elle-même, qui correspond peut-être moins, comme je l'ai moi-même souvent soutenu, à un dispositif mettant en œuvre des croyances vraies justifiées qu'il s'agirait de compléter (avec toutes les lacunes attestées par

⁶. Rensink, R. A. "Visual sensing without seeing", *Psychological Science* 15, 2004, p. 27-32.

⁷. Loussouarn, A. *De la métaperception à l'agir perceptif*, Thèse de doctorat, Institut Jean Nicod, 2010.

⁸. Cf. Hookway, 2008, *op. cit.*

l'infinie Gettierologie issue de cette conception platonicienne du savoir), qu'à un processus général (sur le mode foncièrement socratique) de questions-réponses au sein d'un contexte d'enquête⁹. Ainsi entendus, les sentiments épistémiques pourraient alors faire figure d'autorisations épistémiques (*entitlements*), voire de justifications à part entière.

Or c'est précisément ce genre de mécanisme que l'on voit à l'œuvre, me semble-t-il, dans l'abduction, laquelle constitue, sous l'angle des difficultés mais aussi des ressources, un concentré des caractéristiques que présentent les sentiments épistémiques, sur le plan cognitif comme sur le plan épistémologique.

2 L'ABDUCTION COMME SENTIMENT EPISTEMIQUE, OU COMMENT NE RIEN PERDRE NI DE SA PUISSANCE COGNITIVE, NI DE SA FORCE LOGIQUE ET EPISTEMOLOGIQUE : LA LECTURE PEIRCIENNE

Pour le montrer, je m'appuierai sur la lecture que propose à la fin du dix-neuvième siècle le grand logicien et sémioticien américain, C. S. Peirce (1839-1914)¹⁰. Celui-ci voit en effet en l'abduction *et* un acte de perspicuité (*insight*) *et* une espèce particulière d'inférence, mais il met aussi en lumière les liens qu'entretient l'abduction avec la perception. Car l'intérêt de l'approche de celui qui définissait le pragmatisme comme « la logique de l'abduction », est d'avoir clarifié le statut épistémologique de l'*hypothèse* abductive, d'en avoir tiré des conséquences pour l'interprétation de la *perception* elle-même, et d'avoir montré, par une approche à la fois cognitive et épistémique, mais aussi phénoménologique (ou « phanéroscopique ») et

⁹. Voir notamment Tiercelin, C. "The Fixation of Knowledge and the Question-Answer Process of Inquiring", numéro spécial : *Knowledge and Questions*, éd. F. Lihoreau, *Grazer Philosophische Studien*, n°77, 2008, p. 23-44.

¹⁰. Je reprends à très grands traits l'analyse que j'ai proposée et à laquelle je renvoie pour le détail dans Tiercelin, C. (2005) "Abduction and the Semiotics of Perception", *Semiotica*, 153, p. 389-412 ; et dans Tiercelin C. (2005, réédition 2016) *Le Doute en question : parades pragmatistes au défi sceptique*, Paris-TelAviv, L'Eclat, p. 224-251.

métaphysique, comment un tel sentiment épistémique rejailit sur nos prétentions mêmes à connaître.

Dans ses premiers écrits (1865-1868) Peirce voit entre la perception et l'abduction plus une « estompe » (*shading of*) ou un dégradé (*gradation*) qu'une vraie distinction : il tient la perception pour un processus inférentiel et hypothétique. C'est par inférence et non par une vision immédiate que nous avons accès à l'espace (OP1, 19-20)¹¹ ; la différence entre rêve et réalité se fait mal (OP1, 18, 27-8, 64). Tout ce que nous connaissons sur le monde intérieur – sensations et émotions comme la colère (OP1, 29, 57) – est « dérivé par raisonnement hypothétique de notre connaissance des faits externes » (OP1, 39). Mais si l'abduction joue déjà un rôle d'hypothèse *explicative* de « ce qui se passe à l'intérieur de nous », une hypothèse « nécessaire à l'explication de ce qui se produit dans ce que nous appelons communément le *monde extérieur* », et permet ainsi d'éviter « l'inconcevabilité », elle reste intégrée à un type logique général (syllogistique) et n'est pas irréductiblement différente de l'induction et de la déduction (OP1, 44).

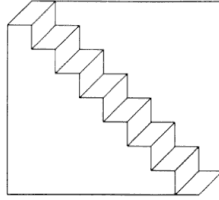
En revanche, quand, en 1903, Peirce estime que la perception est en partie identique à un processus abductif, ses vues ont évolué. *Sur la perception d'abord*, car la logique des relations et les découvertes en sémiotique sont passées par là. Certes, Peirce soutient toujours qu'il n'y a ni données, ni images dans la perception, que la simplicité immédiate (des impressions, des sensations, et même des couleurs) est pure illusion ; que la frontière entre l'interne et l'externe est floue et se ramène pour l'essentiel à une différence de perspective, non de nature. Mais de plus en plus désireux de limiter ses tendances idéalistes, et

11. OP suivi d'un chiffre, puis des numéros de page, renvoie, par volume, aux *Œuvres Philosophiques de Charles Sanders Peirce*, sous la direction de C. Tiercelin et P. Thibaud, aux éditions du Cerf, Paris (3 vols. parus). Pour les textes en langue originale de Peirce, je renvoie, selon l'usage, comme suit : 1°) par volume et paragraphe [ex. (CP : 5.414)] des *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Ch. Hartshorne, P. Weiss & A. Burks (eds.), 8 vols. (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1931-58); 2°) au n° de volume et de page [ex. NEM IV: 318] de *The New Elements of Mathematics*, C. Eisele (ed.), The Hague : Mouton, (1976), 4 tomes, 5 vols.

disposant, pour expliquer ces relations, en plus des symboles, des puissants outils sémiotiques que sont les index (3.361-63) et les icônes, Peirce souligne surtout la pression externe, la force, le « caractère percutant » (*percussivity*) (NEM IV, 318), réactif de ce que, dans son système catégoriel il nomme « Secondéité » (7.620), la « niaiserie » (*dumbness*) (7.622) du percept, qui « ne fait aucune espèce de profession » (7.619) mais « s'impose à moi en son entièreté » (7.624, 643), et la situation incontrôlable, « déraisonnable » mais pour cette raison même, « acritique » dans laquelle se trouve le sujet percevant (7.643 ; OP1, 359). Il y a une « disparité » irréductiblement ontologique (et logique) entre le percept lui-même et le contenu perceptuel (« *percipuum* »), tel qu'il est immédiatement présent et s'exprime *propositionnellement* dans le jugement perceptuel, « point de départ ou première prémisse de toute pensée critique et contrôlée » (5.181). Quant à la « critique logique », elle « ne peut aller au delà des faits perceptuels qui sont les premiers jugements que nous faisons concernant les percepts » (7.198).

Mais Peirce évolue aussi dans sa conception de l'abduction. Ce n'est plus un simple processus évidentiel ou de justification visant la certitude, mais un processus méthodologique de découverte appelé par le contexte de l'enquête, une « méthode d'invention originale », la recherche de la « méthode des méthodes » (7.59 ; 2.107-108). Et Peirce de souligner aussi la Secondéité réactive, indexicale, iconique (ou « Priméité ») de l'abduction *elle-même*, pouvoir de deviner (*guessing*), capable d'actes de perspicuité (*insights*) tout en restant inférentielle, bien qu'autonome, et irréductible à l'induction comme à la déduction, celles-ci bénéficiant à leur tour de la logique des relations et de la finesse des catégories sémiotiques qui montrent l'importance d'icônes et de diagrammes dans la déduction, et le rôle auto-correcteur de l'induction au sein de ce contexte d'enquête général dont la visée est le vrai. Aussi Peirce peut-il soutenir, en 1903 dans les *Conférences de Cambridge*, que la perception n'est rien d'autre, au fond, que « le cas le plus extrême d'un jugement abductif ». Quant à « l'inférence abductive, par quoi nous pénétrons comme par divination dans les secrets de la nature », elle est,

« comment dire, une estompe (*shading off*), un dégradé (*gradation*) de ce que dans sa plus éminente perfection nous appelons la “perception” » (OP1, 413). Peirce prend plusieurs exemples pour illustrer les rapports liant abductions et perceptions, à mi-chemin entre un *voir* et un *penser*.



L'illusion optique de la ligne serpentine qui, une fois tracée, apparaît comme un mur de pierres, ou le dessin en perspective parallèle bien connu de la série de marches – l'escalier de Schröder – dans lequel « on a d'abord l'impression de voir les marches à partir du dessus ; mais *on ne sait quelle partie inconsciente* de l'esprit semble se lasser de lui surajouter cette construction, et tout à coup, on a l'impression de voir les marches du dessous, si bien que le jugement perceptif et le percept lui-même semblent passer sans cesse d'un aspect général à l'autre et inversement » (OP1, 420 ; je souligne). Vient une deuxième classe de phénomènes, qui ne sont pas de simples illusions optiques, mais semblent impliquer et notre constitution dans sa tendance naturelle à *interpréter* et certaines caractéristiques *intentionnelles* des objets eux-mêmes. Telle est « la série des phénomènes hypnotiques, si quotidiens – tels que « se réveiller à l'heure où nous souhaitons nous réveiller avec bien plus de précision que notre moi éveillé ne pourrait le deviner », qui donne l'impression que « nous percevons ce que nous sommes *ajustés à interpréter*, même si c'est bien moins perceptible que n'importe quel effort exprès nous permettrait de le percevoir ; tandis que ce à l'interprétation de quoi *nos ajustements ne sont pas adaptés*, nous ne réussissons pas à le percevoir, même si cela dépasse en intensité ce que nous percevrions avec la plus extrême facilité si nous nous soucions le moins du monde de son

interprétation » (OP1, 421-2 ; je souligne). Enfin, une troisième catégories d'expériences nous entraîne cette fois plus loin dans la partie « penser » que dans la partie « voir » de l'échelle de l'expérience, lorsque « nous pouvons redire ce que fut la tonalité générale (*sense*) d'une conversation, mais nous trompons souvent sur la question de savoir quels sont les mots qui ont été prononcés. Certains politiciens pensent qu'il est intelligent de transmettre une idée qu'ils s'abstiennent d'énoncer en mots. Le résultat, c'est qu'un journaliste est prêt à jurer le plus sincèrement du monde qu'un politicien lui a dit quelque chose que le politicien a pris grand soin de ne pas dire » (OP1, 422). Chacun de ces cas correspond, comme on le voit, à ce que l'on tend à décrire aujourd'hui comme un sentiment épistémique : « si le percept et le jugement perceptuel étaient d'une nature totalement étrangère à l'abduction, on s'attendrait à ce que le percept ne soit doté d'aucun des caractères qui sont propres aux *interprétations*, alors qu'il peut difficilement manquer d'avoir de tels caractères s'il n'est qu'une série continue de ce qui, discrètement et consciemment accompli, serait des abductions » (OP1, 421). Ainsi, « une certaine théorie de l'interprétation, semble, selon toute apparence, donnée dans la perception » (OP1, 421) et « rien n'est plus familier (surtout à ceux qui travaillent en psychologie) que le caractère interprétatif du jugement perceptif, qui n'est rien d'autre que le cas le plus extrême d'un jugement abductif » (OP1, 422).

Une description plus précise d'un tel sentiment épistémique de *généralité* montre qu'il revêt quatre traits majeurs : il n'est pas *entièrement* général mais prend en compte la singularité, laquelle est à son tour partiellement générale ou vague ; ce sentiment est « continu » : il se présente comme la saisie moins d'éléments ou de caractères généraux que de classifications ou de formes générales. En résumé : « Le jugement perceptuel est le *produit cognitif* d'une réaction » (OP1, 391 ; je souligne). Mais les singuliers sont toujours aussi des pseudo-singuliers. Car Philippe est toujours susceptible de division logique en Philippe ivre et Philippe sobre, *etc.* (3.93). Même des noms propres comme Roosevelt ou Kipling, qu'il est commode de tenir pour des *singulier,s* sont un mélange de « souvenirs plutôt flous » de

toutes sortes de circonstances qui « m'ont conduit à moitié instinctivement à supposer qu'une personne qui préserve son identité à travers la continuité de l'espace, du temps, du caractère, de la mémoire, *etc.* a été un singulier lié à tous ces phénomènes ; et bien que je n'aie pas fait d'induction formelle pour tester cette théorie, mon impression est cependant que je suis en possession d'une abondance de faits qui viendraient étayer une telle induction de façon tout à fait irrésistible ... L'idée selon laquelle tous ces singuliers en réaction étaient en relation d'identité personnelle l'un avec l'autre, et que leurs singularités séparées consistent en un lien à un singulier, la collection constituée par eux tous, cette idée est un élément de la Tiercité abductivement liée à eux tous. Nous pouvons exprimer les choses en disant que tous ces percepts singuliers étaient des aspects ou des parties d'un singulier collectif qui peuvent inclure des parties non perceptuelles » (OP1, 410). Et Peirce d'étendre cette description de la connaissance d'une personne individuelle à « notre connaissance de la majorité des conceptions générales » (OP1, 411). Soit l'idée générale de *chien* : on a là une combinaison d'expériences perceptuelles que j'ai pu avoir et dont j'ai toutes les raisons de penser aussi qu'elles sont communes à d'autres personnes, expériences que j'ai « généralisées par abduction principalement, avec de petites doses d'induction », parvenant ainsi à « certaines idées générales des manières des chiens, des lois de la gent canine, dont certaines sont invariables, autant que j'ai pu l'observer, telles que ses fréquents jappements, d'autres simplement habituelles, telles que sa façon de faire un cercle lorsqu'il se prépare à faire un somme », et qui me font finalement entrer en contact avec le mot « chien » plus comme une classe que comme un individu (OP1, 411-2). « Ce sont là des lois des jugements perceptuels et c'est ainsi que sont incontestablement, dans leur grande majorité, nos notions générales » (OP1, 412). Mais cette généralité se manifeste aussi sous la forme d'une « continuité », de cette Tiercité qui « se déverse à travers toutes les avenues de la sensibilité » (OP1, 437). Enfin, « tout élément général de toute hypothèse » est à l'origine, « donné quelque part dans la perception » ; plus encore, « toute *forme* générale de

réunion des concepts est, dans ses éléments, donnée dans la perception » (OP1, 422).

Mais comment alors justifier cette *logique* abductive de la perception ? Comment maintenir, sauf à perdre une « forme logique parfaitement définie », que, dans l'inférence, le résultat abductif, ne contient pas d'éléments étrangers à ses prémisses (OP1, 424), tout en assurant la fonction ou justification propre à l'abduction, en d'autres termes d'être « le seul mécanisme logique qui introduit la moindre idée nouvelle » (OP1, 381) ? Une hypothèse neuve étant censée « résulter » d'un argument abductif (2.96), comment peut-elle d'abord émerger dans la conclusion d'une abduction sans que le sujet qui raisonne présuppose déjà son mérite explicatif ? La solution consiste à montrer, que l'abduction émerge en quelque sorte *au cours* du raisonnement lui-même. D'où la structure qu'elle revêt :

Le fait surprenant *C*, est observé ;

Mais si *A* était vrai, *C* irait de soi ;

Partant, il y a des raisons de soupçonner que *A* est vrai (OP1, 425).

On sait qu'une inférence comporte trois étapes : la colligation qui est elle-même un raisonnement déductif (2.442-3 ; 5.579) ; l'observation ensuite, « partie essentielle du raisonnement » (2.605), et enfin le jugement qui inclut l'acceptation du fait que ce qui est observé dans les prémisses produit, en suivant une règle, cette conclusion, et par là une acceptation de la conclusion elle-même (7.459 ; 2.444). Partant, c'est dans la deuxième partie du processus inférentiel, *i.e.* dans la partie qui contemple ou observe et qui est incontrôlable ou irrésistible (7.555) que l'abduction « se suggère elle-même » (OP1, 427) sous la forme d'un voir qui n'est pas tant le voir d'un caractère général que celui d'une pensée qui généralise (6.146). Celui qui raisonne a « la pensée que la conclusion inférée est vraie parce que *dans un cas analogue* une conclusion analogue *serait* vraie », ce qui a toute l'apparence d'une règle générale. (C'est ce qui se produit, par exemple, dans la découverte par Képler des orbites elliptiques (2.96)).

L'intuition créatrice, enregistrée dans la prémisse conditionnelle, apparaît lorsque l'on commence par observer que l'on *peut* raisonner d'une certaine manière. Ainsi, bien que la nouvelle hypothèse soit

engendrée *au sein* d'un épisode de raisonnement, elle n'apparaît pas comme le résultat d'une étape inférentielle contrôlée¹².

Le sentiment épistémique qu'est la suggestion abductive est donc la résultante de deux phénomènes : *d'une part* un « acte de perspicuité (*Insight*), bien que d'une perspicuité extrêmement faillible », qui « nous vient comme en un flash » (OP1, 418), mettant donc en œuvre des processus inférentiels subconscients, continus qui ne sont pas pleinement contrôlables. (OP1, 384). *D'autre part*, elle suppose aussi la construction d'une icône ou d'un diagramme de l'état de choses hypothétique (ou possible, ou plausible) des choses (OP1, 395) :

Cette observation nous amène à soupçonner que quelque chose est vrai, que nous pouvons ou non être capables de formuler avec précision, et nous nous mettons alors à rechercher si ce quelque chose est vrai ou pas (OP1, 395).

De même qu'en mathématiques celui qui raisonne est supposé « voir » que l'argumentation du simple diagramme n'est pas unique mais d'une nature générale, la perception fonctionne comme une « observation abstraite » de la généralité d'une nécessité en relation avec certaines caractéristiques de l'icône diagrammaticale (2.227 ; 7.467 ; OP1, 383). Car c'est « une caractéristique très extraordinaire des diagrammes qu'ils *montrent* – aussi littéralement qu'un percept montre que le jugement perceptuel est vrai – qu'une conséquence s'ensuit et, ce qui est encore plus merveilleux, qu'elle s'*ensuivrait* dans toutes sortes de circonstances accompagnant les prémisses » (NEM IV, 317-8). Invoquer un « percevoir » est un peu mystérieux. Mais, après tout, comme le note si justement Peirce : « Que pouvons-nous faire de mieux en logique ? » (OP1, 396).

¹². Kapitan, T. 'In what way is Abductive inference Creative?', *Transactions of the C.S. Peirce Society*, 26, 1990, 499-512, p. 506.

3 L'ABDUCTION COMME SENTIMENT EPISTEMIQUE : LES BENEFICES D'UNE
TELLE APPROCHE

La lecture peircienne permet-elle de lever les difficultés évoquées au début ? Peut-on simultanément voir en l'abduction un instinct, un pouvoir de deviner, capable d'actes de perspicuité et de découvertes créatrices (mais comme telle, partiellement incontrôlable) *et* une inférence authentique, soumise à des contraintes et à des normes, capable et d'invention et de sélection, mais aussi autonome, et irréductible à l'induction et à la déduction ? Ne faut-il pas toujours distinguer les parties « découverte » et « justification » de l'abduction, ses aspects logiques et psychologiques ? Comment éviter que l'abduction soit assez ampliative (ait un contenu qui s'accroît) et offre dans le même temps une garantie épistémique à ses résultats¹³ ?

Tout cela est possible, pense Peirce, à condition d'être attentif à certains traits de ce sentiment épistémique qu'est l'abduction, et d'en tirer les conséquences quant à son rôle épistémique exact : d'abord ne pas surévaluer la portée *logique* de l'abduction, distinguer entre validité et fécondité (*uberty*), et limiter l'abduction à la *logique de production*, de création ou de découverte, en laissant à la déduction et à l'induction la *logique de la préférence* (choisir, évaluer et justifier la nouvelle hypothèse comparée à d'autres) (OP1, 401, 432-3) : on évite ainsi la confusion de la logique et de la psychologie, et on ne surestime pas l'instinct ou le pouvoir de deviner¹⁴. Ne pas voir donc en l'abduction une « explication forte », ou une inférence à la *meilleure* explication¹⁵, bref, une inférence qui aurait un degré maximal en termes de contenu informationnel ou de pouvoir systématique, ni même l'explication « la plus vraisemblable » de ces versions affaiblies comme celle de

13. Psillos, S. 'Simply the Best: A Case for Abduction', *Computation and Logic*, A.C. Kakas and F. Sadri (eds.), Heidelberg: Springer-Verlag, 2002, 605-25, p. 606-607.

¹⁴. Hintikka, J. 'What is Abduction? The Fundamental Problem of Contemporary Epistemology', *Transactions of the C.S.Peirce Society* 34, 1998, 503-33, p. 505-6.

¹⁵ Hintikka, J. art. cit., p. 510. Harman, G. 'Inference to the Best Explanation', *The Philosophical Review* 74, 1965, 88-95.

l'explication potentielle la plus charmante (*Loveliest Potential Explanation*) de Lipton¹⁶. Bien voir, néanmoins, que l'abduction est clairement *logique*, et qu'elle a un statut logique unique : mais c'est aussi le cas, incidemment, de la déduction et de l'induction qui, chez Peirce, reçoivent un traitement nouveau, et facilité par une conception de la normativité épistémique plus en continuité avec la nature qu'en opposition avec elle, selon un modèle proche du chemin intermédiaire kantien d'un « système de préformation de la raison pure ». Ensuite, se souvenir qu'un « voir » ne peut jamais se réduire à un pur « penser », pas plus que n'est possible l'inverse. Mais si une « pensée complète » n'apparaît qu'avec le symbole, il n'empêche : du fait même de la nécessaire présence des icônes, la perception iconique de l'abduction dans la phase de son engendrement n'opère jamais dans le vide ou dans l'abstrait : elle émerge toujours sur fond d'un arrière-plan riche d'analogies et de procédures heuristiques, ainsi que d'informations « collatérales » : les hypothèses ne naissent donc jamais fortuitement (7.48 ; 6.476), mais le plus souvent dans le contexte dynamique de l'enquête, celui d'une rupture dans l'attente ou d'une surprise qui trouble l'état mental de « calme cognitif » et stimule l'exigence d'explication, comme le montrent l'analyse des sentiments épistémiques ou des inférences non monotones et la marche des systèmes de révision de croyances.

L'abduction est donc bien une inférence, et une inférence à une explication, ô combien nécessaire, car il faut bien « commencer par une hypothèse et l'entretenir, que ce soit comme une simple interrogation ou avec quelque degré de confiance » (6.525), elle a pour tâche de découvrir des « causes », celle de l'induction étant de découvrir des « lois » (2.173). Son rôle est aussi de construire une réponse potentiellement correcte à une question ou à un problème cognitif¹⁷, de fournir une explication potentielle de faits jusqu'ici connus, part importante de l'évaluation avant mise

¹⁶. Lipton, P. *Inference to the Best Explanation*, London: Routledge, 1991.

¹⁷. Levi, I. *The Fixation of Belief and its Undoing*, Cambridge: Cambridge University Press, 1991, p. 71.

à l'épreuve¹⁸. Elle a donc un degré élevé de compréhension et fonctionne comme une étape de type question-réponse dans la démarche interrogative de l'enquête¹⁹. En ce sens, elle illustre les affinités entre l'homme et la nature (5.604 ; 6.10), conforte le réalisme scientifique en évitant aux succès de la science d'apparaître comme de purs « miracles ». Loin que l'hypothèse sélectionnée soit celle qui se trouve être, par hasard « ce qu'il y a de mieux mais dans un mauvais échantillon » (*the best of a bad lot*)²⁰, la connaissance d'arrière-plan qu'elle présuppose confère, de façon justifiée, certaines « prérogatives » (*background knowledge privilege*), et elles sont garanties (*warranted*). Il n'y a pas lieu de rejeter ce « pas ampliatif », qui postule en effet que la vérité a toutes les chances de se trouver déjà dans le lot de théories disponibles, et que « nous sommes par nature prédisposés à tomber sur le bon groupe d'hypothèses »²¹. Car il est douteux que le choix d'une théorie se fasse dans une sorte de « vide » ou d'« apesanteur » épistémique, et bien plus vraisemblable qu'il soit guidé par un réseau de connaissances d'arrière-plan, ce qui, incidemment peut « considérablement rétrécir l'espace des hypothèses présentant une explication potentielle de l'évidence empirique disponible »²². Le problème étant alors de savoir – mais c'est à la portée d'une position de Sens commun *critique*²³ – jusqu'où on peut légitimement ensuite étendre les prérogatives que nous donne cette connaissance d'arrière-plan²⁴.

¹⁸. Niinuloto, I. 'Defending Abduction', *Philosophy of Science*, 66, 1999, 436-51, p. 444-5.

¹⁹. Hintikka, J. art. cit., p. 521.

²⁰. Van Fraassen, B. (1989). *Laws and Symmetry*, Oxford: Oxford University Press ; trad. franç. par C. Chevalley, *Lois et Symétrie*, Paris, Vrin, 1994, p. 244-245.

²¹. Van Fraassen, B. *op. cit.*, p. 245.

²². Psillos, S. 'On van Fraassen's Critique of Abductive Reasoning', *The Philosophical Quarterly*, 46, 1996, 31-47, p. 39-40.

²³. Tiercelin, C. 'In Defense of a Critical Commonsensist Conception of Knowledge', *International Journal for the Study of scepticism*, D. Moyal Sharrock & A. Coliva (eds.), 6, 2016, 182-202.

²⁴. Psillos, S. 1996, art. cit., p. 37-39.

CONCLUSION

L'abduction est donc plus qu'un chemin qu'il serait conseillé de prendre pour trouver des hypothèses valables, mais qui ne relèverait en rien de la justification ou du renforcement, laissant tout ce qui a trait à l'acceptabilité, aux prédictions observables qu'on en dérive déductivement, et tout ce qui a trait à sa confirmation, aux épreuves et tests conduits inductivement. Voir en elle un sentiment épistémique permet de comprendre pourquoi on a affaire à une inférence à une *bonne* explication dont le rôle épistémique majeur est d'énoncer « quelles sont les opérations de révision de croyance qui sont adéquatement impliquées dans le choix d'hypothèses que l'on considère *sérieusement* sans nécessairement les accepter »²⁵ ; pourquoi aussi c'est *tout le pragmatisme* qui est conçu comme la « logique de l'abduction », et plus généralement enfin, pourquoi perception *et* abduction sont si étroitement liées.

Dans l'abduction comme dans la perception, nous commençons par colliger, par observer (Thomas Reid aurait dit : concevoir), mais nous ne croyons pas encore pleinement, ni ne jugeons, ni ne donnons notre « assentiment ». Les hypothèses abduites elles-mêmes doivent être testées avant que d'être adoptées. Il se peut donc que l'une d'elles soit sélectionnée, après ce test, comme la « meilleure explication », mais il se peut aussi qu'on doive la rejeter, procéder à une complète révision du contexte dans lequel elle a vu le jour et réactiver de nouvelles hypothèses²⁶. Cette phase heuristique ou de pure « conception » est d'ailleurs si faillible qu'elle doit obéir à de strictes règles logiques en termes de simplicité, d'économie en temps, argent, pensée et énergie, syncrétisme, pouvoir de falsifiabilité, *etc.*²⁷ Mais ce n'est

²⁵ Walliser, B. Zwirn D. and Zwirn H. 'Abductive Logic in a Belief Revision Framework', *Cahiers du Centre de Mathématiques et de Leurs Applications (CMLA)*, n°14, 2002, 1-32, p. 9.

²⁶ Walliser, Zwirn et Zwirn, *op. cit.*, p.15.

²⁷ Tiercelin, C. *C.S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 102.

ainsi que l'on mesure le rôle si crucial que joue l'abduction dans la dynamique générale du raisonnement engagé dans toute enquête rationnelle.

Notre premier devoir, pensait Peirce, est d'explorer la « doctrine purement logique de la manière dont la découverte doit se produire », car « le moindre élément de théorie scientifique aujourd'hui fermement établie a été dû à l'abduction » (OP1, 401). Or « sa seule justification est que si nous voulons jamais comprendre le moins du monde les choses, ce doit être de cette manière » (OP1, 381). Mais il notait aussi qu'il y a « en sus une analyse psychologique de la question » qui est « de la plus haute importance » (2.107) et à laquelle il faudrait consacrer le temps requis de manière à fixer les règles de cette « méthode de découverte de la méthode », autre nom pour « la doctrine générale de la nature de l'action téléologique en général » (2.108). Son esprit d'homme de laboratoire, comme sa conception scientifique de la métaphysique, permettent de penser qu'il aurait bien accueilli les « suggestions pleines d'espoir » menées aujourd'hui dans le domaine de la métacognition, et compris le parti qu'il y avait à voir en l'abduction un sentiment épistémique, à ne rien perdre, ce faisant, ni de ses pouvoirs psychologiques ni de sa force logique et épistémologique, et à y trouver, sinon une réponse à des inquiétudes épistémologiques classiques qui restent légitimes, un cadre fécond pour explorer les liens (plutôt que les oppositions) entre contextes de justification et de découverte ; voire quelque raison de rejeter une division trop stricte entre psychologie et philosophie de l'esprit, d'un côté, logique et épistémologie, de l'autre.

Pour l'abduction, comme pour la perception, nous devons simplement, à un moment ou à un autre, faire confiance à nos facultés, nous fier ainsi que le rappelait Reid à notre constitution. Sans doute en faut-il plus pour réfuter un sceptique et pour assurer notre maîtrise du réel. Mais à tout le moins, nous prenons le risque de chercher à comprendre. Et si l'on est réaliste et rationaliste, c'est la seule attitude qui vaille, sauf à renoncer à tout espoir en « la seule possibilité de connaissance quelle qu'elle soit » (OP1, 394).

